

**MARIO VARGAS LLOSA**  
docteur Honoris Causa  
de l'université de la Polynésie française



UNIVERSITÉ DE LA  
POLYNÉSIE FRANÇAISE

Cérémonie de remise du diplôme de

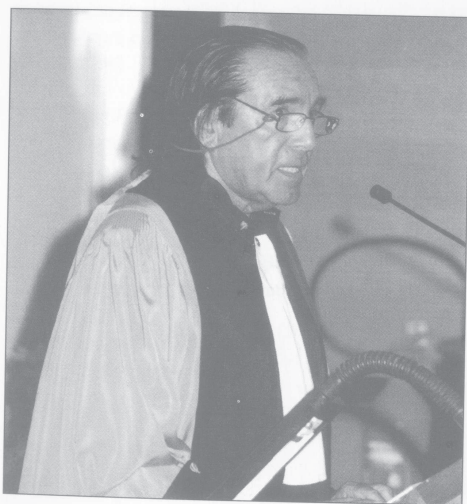
gants, matricules, notes, pathé-  
films de contributions et sources

Vargas Llosa, je vous salue de bien-  
venue de la Polynésie française.

en ap

Eloge de  
**Monsieur Mario Vargas Llosa,**

par  
**Hugo Neira**  
maître de conférences en Espagnol.



Quelques mots de remerciements pour commencer. A Mario Vargas Llosa, son épouse Patricia et sa famille et amis, pour être venus de si loin et être parmi nous. Ensuite à chacun de vous pour nous accompagner dans cette fête de la littérature, de la culture et de la liberté créatrice. Enfin, aux autorités de mon université pour m'avoir confié cette tâche, cet honneur. J'avoue qu'elle m'a initialement effrayé. On ne résume pas une oeuvre riche de onze magnifiques romans traduits dans toutes les langues, une série d'essais et de pièces de théâtre, les innombrables articles, en somme un auteur suivi passionnément par des lecteurs du monde entier. Pour faire vite, d'une formule que j'ai glissée dans une interview à la radio et qui a fait mouche dans la presse de Tahiti, on ne résume pas un auteur qui de son vivant figure dans l'*Encyclopaedia Universalis*. Mais, à la réflexion, si, justement.

En ce qui concerne l'écrivain, notre tâche est simple. Tu es un écrivain plus que reconnu, sans cesse sollicité, nous avions même peur que tu n'aies pas le temps suffisant pour



accepter notre invitation. Mais l'ombre de la grande Flora Tristan, grand-mère de Gauguin, t'aura inspiré. Sur l'écrivain Mario Vargas Llosa, sa manière de travailler, nous savons des choses, comme pour Hemingway l'importance des voyages, -tu reviens des Marquises -, et le travail d'investigation à la manière de Flaubert. Si Flaubert a pu dire "Emma Bovary, c'est moi", peut-être, vu ton goût pour l'information réaliste d'où naît ton imaginaire, pourras-tu dire: "Flaubert, c'est moi". Quant à ton écriture elle-même, cette ambition du roman total, cette vision du monde complexe et personnelle qui est la tienne, je m'abstiendrai de la traiter puisque nous étions convenus que ce serait l'objet de l'intervention de Sylvie André. Sur le mystère de la création littéraire, sur laquelle tu n'as pas cessé de t'interroger toi-même, nous allons tous t'écouter.

Je suis ici pour faire l'éloge de Vargas Llosa, intellectuel. Dire que tu es né à Arequipa, Pérou, que tu as fait tes études à San Marcos et qu'à Barcelone, très jeune, tes prix t'ont

ouvert les portes des maisons d'édition espagnoles, c'est dire combien tu dois ton destin à toi-même. Mais il faut essayer de voir plus loin. En parodiant une phrase célèbre de Simone de Beauvoir : "*On ne naît pas Vargas Llosa, on le devient*". En effet, comment se construit-on un rôle à la fois littéraire et public comme le tien ? Comment arrive-t-on à être citoyen sans tache du Pérou, de l'Amérique latine, du monde ? Combien la leçon des grands intellectuels français, comme Malraux, Sartre et Camus que tu admires, que tu cites et dont tu te souviens souvent sont-ils venus s'incarner dans ton aventure humaine, et cela dans le monde convulsionné de l'Amérique latine, ce monde qu'un ami commun, le mexicain Octavio Paz, a appelé de par son mélange de passion et de raison, de tragédie et de rébellion "l'Extrême Occident" ?

L'intellectuel engagé. Nous n'allons pas dissenter sur ce mot, adjectif substantivé par Clemenceau lors de l'affaire Dreyfus et utilisé de notre temps sous une forme péjorative

ou admirative. Engagé, certes, mais il ne faut pas voir, dans ton cas et dans le passé, un intellectuel stalinien. La vaste intelligentsia inconforme de l'Amérique latine ne vit pas dans l'URSS le socialisme réalisé. Ce qui enflamma l'espérance de toute une génération ce fut la révolution cubaine, non pas comme la répétition d'un communisme bureaucratique mais comme une rébellion, je dirai presque libertaire, sans doute une chimère, une illusion, quelque chose qui pouvait dépasser la lourdeur du système soviétique. Quand viendra l'heure de faire une expédition en haute intelligentsia (pour reprendre le terme de Patrick Rotman dans son enquête sur les intellectuels français), on verra que les intellectuels engagés, dans les années 60, mis à part les communistes de stricte observance, ont été autre chose. Quoi qu'il en soit, Mario fut un des premiers à se réveiller de cette monstrueuse erreur. C'est le procès politique d'un écrivain dissident, un poète, le cubain Padilla, l'Affaire Padilla en 1970, qui a été le détonateur. Une carnavalesque répétition des procès de Moscou des années 30. Je voudrais le

dire sous la forme d'un éloge appuyé. Quand l'espérance de la révolution cubaine devint un despotisme tropical, la rupture de Mario Vargas Llosa amorça alors le grand divorce de la gauche intellectuelle de l'Amérique latine et de l'URSS. Et cela vingt ans avant la chute du mur de Berlin. Tu as été un précurseur, un visionnaire.

Beaucoup se demandent, lors d'innombrables colloques sur Vargas Llosa écrivain et homme public, s'il y a une grande différence entre les attitudes du jeune Mario et l'écrivain consacré de nos jours. C'est une question délicate, mais je dois l'aborder, brièvement. Il est vrai que le philosophe Jean-François Lyotard, dans *La condition post-moderne* a parlé de l'épuisement des métarécits, des utopies, des promesses. Ce qui implique une crise du rôle de l'intellectuel universel. Or il y a une tendance dans la critique à considérer que celui qui cesse d'être un intellectuel radical de gauche devient, forcément, un conservateur. C'est là une manière de penser binaire, réductrice.

Pour ma part, je vois dans tes compromis d'homme public deux étapes extrêmement liées, toutes deux radicales. Dans tes premiers romans, tu étais déjà un rebelle en dénonçant une société malade, une société de conventions rigides, de différences de classes et d'ethnies, derrière laquelle il n'y avait que vide et chaos (*Conversations à la Cathédrale*). Des générations de péruviens et de latino-américains ont senti dans le cycle de tes romans la révélation affreuse de la réalité sociale. Dans ta position actuelle, ta parole réunit politique et éthique. D'une certaine manière, elle fait penser aux moralistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais elle est d'une redoutable actualité. C'est le despotisme de la corruption qui te préoccupe, la perversion des élites financières et sociales. Tu voudrais une économie de marché et des entrepreneurs à condition qu'ils ne soient pas corrompus. C'est pour un projet sensé d'État de Droit que tu te bats, c'est peut-être aussi une utopie puisqu'une partie de ces sociétés habituées à l'injustice rejettent la modernité de la loi pour tous. Mais hier comme aujourd'hui, tu es toujours un rebelle,

c'est-à-dire quelqu'un qui n'accepte pas la réalité monstrueuse du monde. Le désenchantement des vieilles "causes" n'a pas été dans ton cas un motif de retrait hors de l'espace public. Il faut que dans cet éloge ta disponibilité pour les grandes causes soit soulignée, même si elles, les causes, ont changé.

Mais alors, pourquoi ce besoin d'occuper le pouvoir même, je veux dire ta candidature à la présidence en 1990 ? Nous sommes en train de parler des intellectuels sur la scène de l'Amérique latine. Là-bas, l'intellectuel obéit à une sorte de morale d'urgence. Je pense à l'argentin Sabato face aux crimes d'État, les disparus. Je pense au mexicain Octavio Paz opposé à la perpétuité dans l'État d'une bureaucratie de parti. Et bien, en 1990, face à la dérive populiste du Pérou vers le chaos et la progression du terrorisme du Sentier Lumineux, l'opinion publique appelle l'écrivain pour remplacer la morale d'urgence par un devoir de substitution. L'intellectuel en Amérique latine, contrairement à la

définition de Raymond Aron, non seulement corrige et critique la classe dirigeante, mais il tend, dans des cas extrêmes, à prendre sa place parce que, hélas, cette classe n'existe pas.

Tu vas, dans le Pérou d'aujourd'hui où tu n'as pas besoin d'être président pour te faire écouter, même si le pays préfère parfois des tyrans souriants (Fujimori souriait tout le temps), pour dire des choses terribles, qu'elles plaisent ou non. Par exemple, sans ordre démocratique point de progrès. Cette exigence métapolitique, philosophique, morale fait de toi un "*exitator peruvianis*". La jeunesse t'écoute, les corrompus te craignent, entre-temps tu es accessible aux médias, et beaucoup de jeunes auteurs te doivent parfois leur carrière, et toujours des conseils (*Lettre à un jeune romancier*). En somme, tu es un admirable "éveilleur" double destin que celui d'écrivain et d'intellectuel, tu as construit ta vie autour de la liberté et de la création, et tout cela dans des circonstances extrêmes. J'ai dit courage

intellectuel, je dois ajouter, calmement, posément, le courage physique. Tu as fait campagne dans les villages reculés du Pérou au moment où le Sentier Lumineux était présent, menaçant, avant la capture de son leader. Pour conclure et essayer de cerner ce que tu es, je vais recourir à un oxymoron, c'est-à-dire une figure de rhétorique qui réunit des termes contradictoires. Tu es un grand européen péruvien. En t'honorant, en cette occasion, cette université et la République française s'honorent elles-mêmes.

Merci.

Hugo Neira